

COLLECTION DES MEMORANDA

COLLECTIONS PUBLIQUES DE FRANCE

Le Musée de Nantes, par MARCEL NICOLLE.
Le Musée de Lyon, par HENRI FOCHLON.
Le Musée de Rouen, par MARCEL NICOLLE.
Les Fouquet de Chantilly, par HENRY MARTIN.
La Galerie Médicis au Louvre, par LOUIS HOURTICQ.
Le Musée de Sculpture comparée, par JULES ROUSSEL.
Le Musée d'Aix-en-Provence, par E. AUDE.

LES VISITES D'ART

Hôtels de Ville et Beffrois du Nord de la France, par
CAMILLE ENLART.
Saint-Quentin, par AMÉDÉE BOINET.
Noyon et ses environs, par MARCEL AUBERT.
Verdun et Saint-Mihiel, par AMÉDÉE BOINET.
Or San Michele, *Sanctuaire des Corporations Florentines*,
par JEAN ALAZARD.
Colmar, par LOUIS RÉAU.
Salonique, par CHARLES DIEHL.
Les Calvaires bretons, par PAUL GRUYER.
Jérusalem, par CHARLES DIEHL.
Le Pays basque, par CH.-H. BESNARD.

Copyright by HENRI LAURENS, 1921.

LES VISITES D'ART

— *Memoranda* —



JÉRUSALEM

PAR

CHARLES DIEHL

Membre de l'Institut,
Professeur à l'Université de Paris.



PARIS

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, rue de Tournon, 6

JÉRUSALEM

Il y a un demi-siècle environ, Jérusalem était une ville lointaine, « blottie, comme le dit le marquis de Vogüé, dans l'étroite enceinte de ses murailles sarrasines, séparée du monde par l'étendue et le silence des solitudes désertiques, par l'âpreté des montagnes environnantes, isolée dans l'espace, comme elle est isolée dans l'histoire par ses merveilleuses et exceptionnelles destinées. Elle était encore renfermée tout entière dans ses murailles, défendue contre la banalité par leur fière silhouette, protégée par la solitude et la difficulté du chemin contre l'envahissement de la foule indifférente et de la vulgarité cosmopolite¹. »

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Aujourd'hui le chemin de fer mène en quelques heures de Jaffa à Jérusalem, et au lieu du désert silencieux et austère qui jadis environnait la cité, une ville nouvelle est née en dehors des remparts, et « elle ne tardera pas à couvrir une surface trois ou quatre fois plus considérable que

1. Vogüé. *Jérusalem hier et aujourd'hui*, p. 2.

1733
200
(RECAP)

celle de la ville murée actuelle¹ ». « Il existe aujourd'hui, écrit un des hommes qui connaissent le mieux Jérusalem, le P. Hugues Vincent, deux villes à physionomie nettement tranchée ; la nouvelle et la vieille Jérusalem. Celle-ci, mal relevée de ses ruines successives, entasse dans une confusion indescriptible, derrière les impuissantes murailles dont on l'entoura sous Soliman II, ses demeures et ses monuments à peu près tous sans architecture et sans beauté. Celle-là développe incessamment, au nord et au nord-ouest, ses constructions en style banal, quelques unes confortables, avec un certain air d'élégance, où sont établis les représentants des puissances étrangères, les institutions européennes et celles du Nouveau-Monde, et les notabilités locales, la plupart cependant communes, misérables même, pour abriter les colonies d'immigrants juifs qui affluent, d'année en année plus nombreux, vers la Ville Sainte² ». Dans le vaste faubourg qui se développe au nord ouest de la cité, le groupe imposant des établissements français, couvent et église de Saint-Étienne, hôpital Saint-Louis, hôtellerie de Notre-Dame-de-France, fait bonne figure encore, et pareillement les bâtiments de l'immense colonie russe, dont les églises dressent dans le ciel leurs clochetons et leurs coupoles bulbeuses, ou encore la cathédrale abyssine, dont la coupole monte haut sur l'horizon. Mais, à mesure qu'on s'éloigne des murs, c'est la monotonie des maisons des colonies juives, sur laquelle tranchent

1. Le P. Vincent, *Jérusalem*, I, 53.

2. Le P. Vincent, *Jérusalem*, I, 47.

à peine quelques constructions d'aspect plus monumental et de style parfois plus prétentieux qu'élégant, toute une ville neuve, très populeuse, aux rues mal dessinées, d'où se dégage trop souvent une sensation lamentable de délabrement, de négligence et de misère. Heureusement, sur le front méridional de l'enceinte, là où s'élèvent la mosquée de Nebi-Daoud et la nouvelle église romane du Mont Sion, et vers l'est, là où le vieux village de Siloé domine le val du Cédron et les solitudes désolées de la vallée de Josaphat, les abords de Jérusalem ont mieux conservé leur aspect de jadis, et le grave et impressionnant paysage qu'ils offrirent durant tant de siècles se montre encore aussi émouvant qu'autrefois. Il n'en est pas moins certain que cette banlieue vulgaire et banale, qu'aperçoit d'abord le voyageur, altère, de façon assez désolante, l'ancienne et si prenante impression de l'arrivée.

Aussi bien n'est-ce pas là la véritable Jérusalem. La véritable Jérusalem, il faut la chercher derrière les vieilles murailles crénelées, à la fière et pittoresque silhouette, qui encerclent la cité, derrière les portes élégantes, portes de Jaffa, de Damas ou de Sitty-Mariam, par où on pénètre dans l'enceinte, derrière la robuste citadelle qui couvre le front occidental et dont les hautes tours, bâties sur des substructions du temps d'Hérode, dominant la ville tout entière. Dans le rectangle que forment ses remparts, et dont le grand axe, de l'ouest à l'est, a 1.100 mètres de longueur moyenne, et le petit, du nord au sud, un peu moins d'un kilomètre, la Jérusalem historique couvre au maximum une superficie de 85 à 90 hectares. Un réseau de rues étroites

et tortueuses la traverse, dont les plus pittoresques, couvertes de voûtes et bordées d'échoppes, abritent le bazar et sont pleines tout le long du jour d'une foule bariolée d'acheteurs, dont l'animation tranche sur l'habituelle physionomie de la grave Jérusalem. A l'époque des croisades comme aujourd'hui, les cuisiniers en plein vent avaient établi là leurs quartiers (les pèlerins du moyen âge connaissaient bien la rue *Malenisinat*) et c'est bien en effet le souvenir de la ville des croisades qu'évoquent les boutiques obscures et les sombres arcades de tout ce quartier central de Jérusalem. Entre ces différentes artères, s'inscrivent les quartiers divers entre lesquels se partageait jadis et se partage encore la population cosmopolite de la Ville Sainte : quartier musulman à l'est, au voisinage de l'immense esplanade du Haram-es-Cherif et dans l'ombre de la sainte mosquée d'Omar, quartiers latin et grec au nord-ouest, groupés autour du Saint-Sépulcre et du patriarcat, quartier arménien au sud-ouest, auquel fait suite, vers l'orient, le haut quartier juif qui s'étend jusqu'aux murs du Temple et remonte au nord jusqu'au Sérail. Et l'on devine aisément quel aspect pittoresque donne à Jérusalem ce mélange de races, de costumes, de langues et de religions. La figure des choses aussi offre les mêmes contrastes. Ici ce sont de pieuses fondations, comme la Casa Nuova des Franciscains, le couvent des Dames de Sion ou celui de Sainte-Anne ; là, près de la tour de David, entre de hautes maisons qui se reflètent dans ses eaux glauques, la piscine du Hammam el Batrak, qu'on nomme souvent la piscine d'Ezéchias, montre le décor inattendu et pittoresque de sa surface

endormie. Ailleurs, dans la nuit qui tombe, la rue qui mène de la porte de Sitty-Mariam à la porte de Damas s'éclaire brusquement des reflets rougeâtres des feux allumés sous les voûtes. Plus loin, au bout d'une étroite ruelle, c'est le *mur des lamentations* où, chaque vendredi, les Juifs viennent pleurer « sur le palais qui est dévasté, sur le temple qui est détruit, sur la majesté d'Israël qui est passée ». Ici, sur le parvis du Saint-Sépulcre, tout enserré de couvents et de chapelles, passe la pieuse théorie des pèlerins et, aux jours de fête, la pompe solennelle des cortèges sacerdotaux. Et là, au bout des longues rues étroites et sombres, brusquement, par des portes ciselées et charmantes, Bab es Silsileh, Bab el Qattanin, d'autres encore, on monte à la grande lumière éclatante, aux vastes espaces libres du Haram-es-Cherif.



Toute l'histoire de Jérusalem tourne autour de deux édifices. Jérusalem antique a pour point central le Temple, dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par la mosquée d'Omar. A partir du règne de Constantin, c'est autour du Calvaire et du Saint-Sépulcre que gravite toute l'histoire de la Jérusalem nouvelle. Et aujourd'hui encore, ce sont là les deux monuments qui retiennent tout d'abord l'attention du voyageur.

Lorsque, vers la fin du ^x^e siècle ou au commencement du ^x^e siècle avant l'ère chrétienne, David s'empara de la petite cité des Jébuséens et en fit sa capitale. Jérusalem tenait tout entière sur la colline orientale,

celle où se dresse aujourd'hui la mosquée d'Omar, et se prolongeait vers le sud assez au delà du périmètre actuel de la ville ; la vallée du Cédron à l'est, le ravin aujourd'hui comblé du Tyropaeon à l'ouest creusaient à ses pieds des fossés profonds et faisaient de la cité nouvelle une admirable position stratégique. C'est là que David et surtout Salomon donnèrent carrière, pendant un demi-siècle, à leur goût du faste et des bâtiments, Jérusalem s'agrandit ; elle s'étaga sur les terrasses qui descendent du nord au sud et, sur la plus haute, la colline du Moria, dont Salomon, par des travaux énormes, agrandit et aplanit la surface, s'éleva le Temple que le prince consacra à Jéhovah. Les Phéniciens, qui en furent les artisans, y multiplièrent les merveilles, et les descriptions qu'en ont laissées le livre des Rois et Ezéchiel permettent encore d'en entrevoir l'incomparable splendeur. Le souvenir de cette époque de gloire mondaine est resté profondément gravé dans l'esprit des générations postérieures ; aujourd'hui encore, à Jérusalem, la tradition populaire attache à plus d'un monument le nom de Salomon. Pourtant il faut bien reconnaître que, de la ville des rois et du Temple, rien ou à peu près ne subsiste. On a bien pu, à l'aide des textes historiques, tenter d'ingénieuses restaurations des édifices salomoniens : quel qu'en soit le mérite, elles demeurent singulièrement hypothétiques. On a bien pu illustrer de noms retentissants — tombeau d'Absalon, tombeau de Josaphat — les monuments funéraires, de date fort postérieure, qui dressent dans le val du Cédron leur silhouette imposante et décorer de l'appellation sonore de « tombeau des rois », un

vaste hypogée construit vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne. Ce ne sont là que des fantaisies regrettables et décevantes. Tout ce que l'on peut, avec certitude, attribuer, sur le sol de Jérusalem, à l'époque des rois de Juda, c'est l'aqueduc souterrain qui amenait l'eau, indispensable à l'alimentation de la ville, de la fontaine de la Vierge à la piscine de Siloé, et dont une vieille et curieuse inscription hébraïque raconte le percement à l'époque d'Ezéchias. Et c'est surtout — indication topographique d'une valeur inappréciable — au centre de la mosquée d'Omar, le rocher brut, sommet du mont Moria, sur lequel était dressé, dans le Temple, l'autel des Holocaustes.

Vers la fin du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ, Hérode le Grand rêva pour Israël un renouveau de grandeur profane, et il couvrit Jérusalem, fort agrandie maintenant du côté de l'ouest et du nord, de constructions magnifiques. Ce fut, sur la colline occidentale, un palais somptueux, comme caché dans l'ombre des trois tours grandioses (la tour de David en rappelle le souvenir), qui le transformaient en une forteresse. Ce fut surtout, sur la colline orientale, le Temple, qu'il reconstruisit magnifiquement. Par des travaux énormes, par des remblais prodigieux, Hérode doubla l'étendue de l'esplanade sur laquelle se dresserait le sanctuaire. Il l'entoura de murailles colossales, dont les assises, formées de blocs gigantesques, dominaient de plus de 30 mètres les vallées environnantes. Au nord, la forteresse Antonia et le fossé profond que remplit le réservoir d'eau du Birket Israël protégèrent les abords de la terrasse sainte ; vers l'ouest, des ponts, hardiment

jetés par-dessus la vallée, reliaient l'esplanade à la ville ; au sud, des portes magnifiques, aux voûtes puissantes, aux colonnes monolithes admirables, donnaient accès aux foules qui montaient vers le Temple ; vers l'est, la longue courtine des remparts formidables couvrait de son ombre la vallée du Cédron. Et, au centre de l'esplanade, le Temple s'élevait, si magnifique qu'Hérode en mérita le nom de nouveau Salomon.

De ce Temple même, que Titus détruisit, rien ne subsiste plus aujourd'hui. Mais toute l'esplanade du Haram-es-Cherif a conservé la trace des splendeurs hérodiennes. C'est d'Hérode que date toute la partie inférieure des murailles, ces assises puissantes, aux bossages formidables, dont les fondations posées sur le roc ont été retrouvées à plus de 20 mètres sous le sol actuel. C'est d'Hérode que datent, sur la face méridionale de l'enceinte, les portes antiques par où on entrait dans le sanctuaire, en particulier cette curieuse *porte double*, un des points les plus intéressants et les plus vénérables de la Ville Sainte. C'est d'Hérode que datent les substructions colossales qui, sous la terrasse du Haram, disent l'effort accompli pour dresser la gigantesque esplanade. Et dans ses grandes lignes, la surface du Haram correspond assez exactement à l'emplacement qu'occupait le Temple hérodien. Dans la moderne Jérusalem, c'est le nom et le siècle d'Hérode qu'à chaque pas les monuments évoquent, et d'une façon d'autant plus émouvante que ce Temple, tel qu'il était dans la splendeur récente de la restauration hérodiennne, est celui même qui vit passer le Christ. Il y a tel paysage hiérosolymitain qui nous apparaît encore, après

dix-neuf siècles écoulés, tel que le contemplèrent les regards du Sauveur. A l'angle sud-est de la cité, là où le Haram dessine sur le ciel son angle net et formidable, à cet endroit où la haute muraille semble jeter sur la vallée de Josaphat comme « une oppression gigantesque », le val du Cédron s'ouvre entre le rempart grandiose et les pentes fauves où Siloé accroche ses maisons grises. Aucune note moderne n'altère le caractère du paysage ; c'est le même décor, la même lumière et les mêmes lignes d'ombre que les yeux y trouvaient il y a deux mille ans. Sur le petit pont qui franchit le torrent, le Christ a dû passer, en allant, aux derniers soirs de sa vie terrestre, du Cénacle à Gethsémani. C'est peut-être ici, comme l'écrit M. de Vogüé,

le point de Jérusalem qui a le plus fidèlement conservé l'aspect qu'avaient les lieux lors de la prédication de Jésus »¹. Et nulle part la pensée ne s'absorbe plus pleinement dans la muette évocation du passé.

Depuis lors, sur l'esplanade d'Hérode, bien d'autres ont bâti à leur tour. Dans la ville romaine, dans l'Aelia Capitolina que fit élever l'empereur Hadrien, un sanctuaire païen et des statues impériales prirent place près des ruines du Temple renversé. Dans Jérusalem byzantine, Justinien fit construire, à l'extrémité méridionale de la terrasse, la belle basilique qui est devenue la mosquée El Aksa et, sur la face orientale, il fit ouvrir la porte triomphale à double arcade qu'on appelle la *Porte Dorée*. Dans la ville des croisés, les Latins eux aussi bâtirent sur l'esplanade quelques édifices dont les restes

1. Vogüé, *Jérusalem*, p. 47.

subsistent. Mais, de toutes ces constructions, la plus merveilleuse, celle qui fait aujourd'hui de l'enceinte du Haram-es-Cherif un des lieux les plus saints de l'Islam, un des endroits les plus admirables qu'il y ait au monde, c'est la mosquée que fit élever en 688 le khalife Abd el Melik et qu'on nomme la mosquée d'Omar.

Les mots sont impuissants à dire le charme exquis de ce sanctuaire d'Islam. Sur la vaste esplanade dallée, qu'encadrent au nord et à l'ouest de vieilles constructions pittoresques du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle, et où, derrière un rideau sombre de cyprès séculaires, s'entrevoit au sud la mosquée El Aksa, se dresse, au centre du Haram, sur une terrasse surélevée de quelques mètres, la Qoubbet es Sakhra, la coupole du rocher, comme les Arabes nomment la mosquée d'Omar. Huit larges escaliers de marbre y montent, au haut desquels se dessinent sur le ciel les élégants portiques, construits au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle, des Maouzin ou des Balances, auxquels la tradition musulmane raconte que seront accrochées, au jour du Jugement, les balances qui pèseront les âmes. Tout autour du sanctuaire, de pittoresques édifices sont capricieusement posés, la Qoubbet es Silsileh, la coupole de la Chaîne, qu'on appelle aussi le tribunal de David, et qui est presque aussi ancienne que la mosquée d'Omar, la Qoubbet el Miradj ou coupole de l'Ascension, qui remonte au ^{xiii}^e siècle, la chaire de Burhan ed Din, qui est du ^{xiv}^e, et le sébil de Kayt-bey, qui est de la fin du ^{xv}^e. Et au-dessus d'eux, haut dans le ciel, la mosquée sainte élève sa coupole aux reflets métalliques, au-dessus du tambour aux claires faïences persanes, au-dessus de l'octogone des

murailles tout étincelantes de revêtements de marbre, que couronnent d'autres faïences encore, aux reflets de turquoise, de lapis et d'émeraude. Dans la grande lumière éclatante, les couleurs vibrent et chatoient, et l'incomparable mosquée bleue semble flotter, presque aérienne, dans l'air limpide et flamboyant.

A l'intérieur, l'édifice est peut-être d'une beauté plus prestigieuse encore. Au-dessus des colonnes précieuses aux chapiteaux dorés, aux arcades et aux voûtes de la double galerie octogonale qui entoure la mosquée, à la courbe du tambour, des mosaïques anciennes, lés unes de la fin du ^{vii}^e siècle et de style tout byzantin, les autres datant de la restauration de 1027, déroulent sur des fonds d'or leurs rameaux de verdure et les fleurs merveilleuses qui jaillissent des grands vases étranges. Dans le demi-jour mystérieux que versent les vitraux, ces vitraux fameux où « la lumière semble passer à travers des fleurs et des arabesques en pierres précieuses » ¹, c'est, de la coupole aux stucs dorés jusqu'à la base des murailles, un étincellement de marbre et d'or, « toute une magnificence de conte oriental » ; et, par un saisissant contraste, au milieu de ces splendeurs, se dresse au centre de l'édifice, derrière la grille de fer forgé qui date du temps des croisades, le rocher brut du mont Moria ; et ainsi, dans cette mosquée d'Islam, s'évoquent brusquement les plus lointains souvenirs de l'histoire d'Israël et, de la brume légendaire qui les enveloppe, semblent sortir les temps mêmes de Salomon.

1. Loti, *Jérusalem*, 71, 74.

Bien des siècles ont travaillé à créer cet ensemble incomparable : Saladin a restauré la mosquée sainte, Soliman le Magnifique lui a donné ses vitraux merveilleux et le clair revêtement de ses faïences extérieures. Et de même, sur toute l'esplanade du Haram, chaque siècle a laissé sa trace en quelque monument charmant. Et tout cela, sous la mystérieuse obscurité des voûtes comme dans la grande lumière de la cour déserte, se fond en une harmonie inattendue et parfaite. Et de même, sur cette esplanade qui a vu tant de drames, les suprêmes résistances d'Israël et les égorgements furieux des croisés, ce qui domine, c'est une impression profonde de calme, de tranquillité, de beauté, sur cette place immense où le printemps met entre les dalles disjointes des guirlandes de fleurs sauvages, « dans le désert du Haram-es-Cherif, où trône solitairement une mosquée bleue »¹.

*
* *

La mosquée d'Omar est assurément le plus beau des monuments que conserve Jérusalem. C'est celui aussi qui évoque avec le plus de certitude les souvenirs authentiques du passé ; car, si rien ne reste plus des constructions salomoniennes, il est pourtant incontestable que sur l'esplanade du Haram le Temple s'élevait autrefois. En est-il de même de l'église du Saint-Sépulcre ? et recouvre-t-elle vraiment le tombeau du Christ et l'emplacement du Golgotha ? Ce n'est point

1. Loti, *Jérusalem*, p. 84.

ici le lieu de discuter à nouveau cette question singulièrement délicate ; et aussi bien, comme le remarque justement le P. Vincent, aurait-on « tort de prétendre que l'Église fasse de cette croyance à l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre une obligation quelconque pour l'orthodoxie de ses enfants ¹ ». Le problème est en réalité absolument indépendant de la foi ; et c'est une question strictement scientifique de déterminer le tracé de la seconde enceinte de Jérusalem, de rechercher si elle comprenait les Lieux Saints dans son périmètre, ou bien si elle les laissait en dehors de la ville. Cette seconde solution, favorable à l'authenticité du Saint-Sépulcre, semble au demeurant, malgré les objections, la plus acceptable ; et, comme l'écrivait jadis Renan, « s'il n'y a pas de raison décisive pour placer le Golgotha à l'endroit précis où, depuis Constantin, la chrétienté tout entière l'a vénéré, il n'y a pas non plus d'objection capitale qui oblige de troubler à cet égard les souvenirs chrétiens ».

Lorsque, au commencement du iv^e siècle, le christianisme triompha, un des premiers soucis de Constantin fut de consacrer, en y bâtissant des églises somptueuses, les lieux témoins des grands faits sur lesquels reposait sa foi nouvelle. Trois basiliques s'élevèrent donc aux endroits qui avaient vu les événements essentiels de la vie du Christ, sa nativité, sa résurrection, son ascension. Des trois termes de cette « trilogie architecturale », comme dit M. de Vogüé, le premier existe toujours dans ses parties principales : c'est la

1. Le P. Vincent, *Jérusalem*, II, 89.

basilique de Bethléem. Le troisième a été complètement détruit, mais des fouilles récentes, en en dégageant les ruines, ont fourni les éléments d'une restitution certaine. C'est la basilique de l'Elcona au mont des Oliviers. Le second, et le plus important, celui par lequel l'empereur voulut « donner au lieu le plus merveilleux du monde une décoration digne de lui », c'est l'église du Saint-Sépulcre. De cet édifice fameux, plusieurs fois ruiné, reconstruit, remanié, il reste aujourd'hui assez peu de chose. Des vestiges suffisants cependant en ont échappé à la destruction, pour qu'on puisse, en s'aidant des descriptions d'Eusèbe, en restituer avec certitude le plan et les dispositions, et que l'imagination puisse évoquer, derrière les propylées et le vaste atrium, la grande basilique à cinq nefs, et plus loin, au fond de la cour intérieure ménagée derrière l'abside, la haute rotonde de l'Anastasis, au centre de laquelle s'élevait l'édicule du Saint-Sépulcre. Il est inutile de conter ici longuement les destinées de ce monument illustre, incendié par les Perses en 614, relevé peu après par les soins du patriarche Modeste, détruit à nouveau en 1009 par le khalife Hakem, restauré assez misérablement par un empereur byzantin du XI^e siècle, et auquel les croisés, entre 1130 et 1149, ont donné sa forme et son aspect actuels. Mais ce n'est point assurément, dans cette orientale Jérusalem, le trait le moins intéressant, que l'édifice qui recouvre le tombeau du Sauveur soit, dans son ensemble, une église romane d'Occident.

Entre les multiples couvents grecs, latins, syriens ou coptes, qui s'accrochent à ses murailles, il est assez malaisé de se faire idée de l'aspect extérieur du Saint-

Sépulcre. Ce n'est guère que sur l'étroit parvis qui précède la façade méridionale qu'on peut juger, par le dehors, de l'architecture du monument. On a cru parfois, dans cette façade, reconnaître un débris, à peine modifié par les croisés, de la basilique constantinienne ; de l'avis des meilleurs juges, cette façade, construite sans doute entre 1150 et 1180, est au contraire une œuvre toute française. Assurément on y reconnaît, comme dans tout l'édifice, les emprunts faits aux méthodes de constructions locales, et la main des maçons indigènes qui y travaillèrent. Des terrasses couvrent, au lieu de toit, les voûtes de l'église ; une coupole sur pendentifs couronne le transept ; l'emploi exclusif de l'arc brisé montre l'influence des monuments arabes ; et dans la décoration les sculpteurs romans ont imité plus d'une fois les modèles byzantins. Mais les beaux chapiteaux qui, au double portail du Saint-Sépulcre, surmontent les colonnes, le bandeau ornemental qui se développe au-dessus d'eux, la frise couverte de bas-reliefs qui décore les linteaux des portes, le bandeau qui encadre les arcades et ces grandes corniches même, qu'on a cru parfois empruntées à quelque édifice antique, toute cette riche ornementation présente, malgré tout, une unité de style, qui la rattache nettement à l'art français du *xii^e* siècle. A l'intérieur de l'édifice, la même influence apparaît plus fortement encore. Sans doute, l'architecte latin a été soucieux de respecter aussi exactement que possible ce qui subsistait des édifices antérieurs et d'adapter son plan aux accidents du terrain comme aux souvenirs pieux distribués sur la surface où il bâtissait. C'est pour cela que,

dans le collatéral nord, il a conservé, en modifiant légèrement en conséquence l'orientation du mur extérieur, la double file de colonnes qu'on appelle les arceaux de la Vierge. C'est pour cela qu'il a conservé la rotonde du XI^e siècle qui abritait l'édicule du Saint-Sépulcre, et qui devint la nef de la nouvelle église. Mais le chœur précédé d'un transept et flanqué de doubles bas-côtés qu'il y ajouta à l'orient, le déambulatoire à chapelles rayonnantes qui contourne ce chœur, les chapelles à l'extrémité orientale des collatéraux sont des formes qui n'appartiennent qu'à l'Occident. Et pareillement, le cloître des chanoines qui fut construit à l'est de l'abside au-dessus de la chapelle souterraine de Sainte-Hélène, montre, dans les restes qui en subsistent au milieu des mesures du couvent copte, les mêmes influences. Ce sont des *tailleurs d'ymaïges* français qui ont sculpté les chapiteaux, d'une variété et d'une fantaisie si admirables, qui décorent l'intérieur de l'édifice ou ces modillons à figures sculptées qui ornent la corniche de la coupole. « Toute cette décoration élégante et sobre, écrit le P. Vincent, rehaussée de tout l'éclat des peintures et des mosaïques, devait s'harmoniser jadis avec l'imposante ordonnance architecturale pour faire de l'église des croisés un monument splendide¹. »

L'incendie du 12 octobre 1808 et la restauration lamentable que fit un maçon grec de Mytilène ont gravement altéré la beauté de ce monument. Partout aujourd'hui la vue est arrêtée par des murs massifs, les grandes lignes sont brisées, les perspectives détruites.

1. Le P. Vincent, *Jérusalem*, II, 132.

Sous la coupole reconstruite de la rotonde, un édicule informe et prétentieux abrite le tombeau du Sauveur. Des cloisons élevées entre le mur demi-circulaire et la colonnade intérieure de cette rotonde y forment des chambrettes sombres et des chapelles que se partagent les différentes confessions. C'est partout en outre un envahissement lamentable de lustres, de guirlandes d'œufs d'autruche, d'oripeaux de toute sorte, « un fouillis de lampes, d'icônes, d'offrandes splendides ou grossières, accumulées par la piété des générations ¹ », une décoration qui sent le clinquant et le mauvais goût. Dans la demi-obscurité, où des lumières brillent au fond de l'ombre mystérieuse, où chatoient des étoffes, des ors, des pierreries, on discerne d'abord peu de chose de l'édifice, et la première impression que l'on éprouve devant ce mélange de grandeur et de misère, de laideurs et de beautés, est une « sensation accablante de labyrinthe et de chaos ». L'atmosphère morale, si je puis dire ainsi, n'est guère d'abord moins choquante. Cette concurrence que se font autour du Saint-Sépulcre les confessions diverses, Grecs, Latins, Russes, Arméniens, Syriens, Coptes, qui se le partagent, cette âpreté dans les disputes qu'on a pittoresquement nommée la fièvre hiérosolymitaine, et que seule réussissait à apaiser autrefois la poigne équitable du soldat turc, tout cela a en soi quelque chose de médiocrement édifiant ; et si pittoresque que soit en certains jours de fête — le samedi-saint par exemple, au moment de la cérémonie du feu sacré — l'aspect de l'église du Saint-

1. Vogüé, *Jérusalem*, p. 8.

Sépulcre, il faut avouer qu'on y trouve moins de ferveur chrétienne que l'exaltation païenne des fêtes syriennes d'autrefois. Et la précision même de certains détails topographiques, les dévotions trop crédules devant des souvenirs d'une certitude contestable, ne laissent point d'inquiéter et de scandaliser les croyants eux-mêmes. Pour beaucoup d'âmes pieuses, la visite du Saint-Sépulcre ne va pas sans quelque tristesse et sans quelque déception. Et pourtant il s'en dégage une émotion profonde. Dans ce Saint-Sépulcre partagé entre tant de cultes, tous font cependant monter la même prière vers le même Dieu. Et qu'importe, lorsqu'on voit ces pieuses théories de pèlerins qui, de tous les coins du monde, accourent vers la Ville Sainte, si les pierres devant lesquelles ils s'agenouillent sont plus ou moins authentiques : ne sont-elles point en quelque manière consacrées par les prières et les larmes qui y furent répandues ? Et n'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de respectable dans la foi simple de ces pauvres gens qui ont voulu en quelque façon étreindre l'Évangile, dans « l'amour impérieux de ces humbles qui ont voulu toucher » ?

*
* *

En dehors de ces deux points fixes, que sont le Temple et le Saint-Sépulcre, reste-t-il à Jérusalem beaucoup de souvenirs certains du passé ? Un des premiers soins, on le sait, du christianisme triomphant, fut de consacrer par des églises tous les lieux que sanctifiait la tradition évangélique. Outre les trois grandes

basiliques constantiniennes, d'autres églises, dont les ruines seules subsistent, s'élevèrent au cours du iv^e et du v^e siècle, à l'endroit où la tradition plaçait le lieu de la Cène et de la Pentecôte, l'emplacement de la maison de sainte Anne ou le tombeau de la Vierge, au point où elle attachait le souvenir de saint Jean-Baptiste ou de saint Etienne. La pieuse ferveur des pèlerins acheva de préciser tous les détails topographiques de la Ville Sainte : de bonne heure, les guides composés à l'intention des voyageurs du moyen âge, les *itinéraires*, comme on les nomme, attestent la préoccupation grandissante « d'apercevoir tout le passé à travers le présent ». Aujourd'hui Jérusalem est pleine de ces localisations audacieuses, qui veulent fixer sur le sol chaque épisode du récit évangélique. « Le visiteur de hasard, écrit spirituellement le P. Vincent, ou le pèlerin recueilli qu'un cicerone a guidé quelques heures par les rues de Jérusalem, sait beaucoup plus de localisations très minutieuses que le malheureux homme d'étude acharné à courir la contrée et à scruter les livres. Ici est le mont Sion, là le palais de David, et non loin la piscine de Bethsabée. Voici, un à un, les sanctuaires de la Passion, et tous les autres ; voilà, en face du Calvaire et du Sépulcre de Jésus, le site où fut le temple de l'ancienne Loi. Ceci est la Géhenne, cela le lieu du Jugement ; en cet endroit la vallée du Roi, avec le monument d'Absalon révolté ; plus haut les vestiges à jamais scandaleux de l'idolâtrie de Salomon. Et ainsi s'égrènent, sous les yeux ravis de l'heureux passant, tous les souvenirs que l'autre, le laborieux, ne vient pas à bout d'attacher si fermement au sol en de

longues années d'efforts¹. » Si séduisante que soit la précision de ces localisations traditionnelles, il faut avoir le courage de se dire que, « sous la poussière accumulée par les siècles, à peine retrouve-t-on quelques vestiges contemporains de Notre-Seigneur² » et que, selon le mot du P. Germer-Durand, « c'est une illusion de penser retrouver debout les restes de la ville où a vécu le Sauveur ».

C'est ainsi que les stations de la *Voie douloureuse*, qui prétendent marquer le trajet suivi par le Christ portant sa croix, se sont, au gré des visiteurs, déplacées d'âge en âge ou n'ont été fixées qu'à des dates assez récentes. Et aussi bien l'arc qu'on appelle l'arc de l'*Ecce homo*, et dont une des baies est engagée dans le couvent des Dames de Sion, n'est autre chose qu'une des portes triomphales de la ville d'Hadrien. Ce n'est guère qu'au xii^e siècle que s'établit la direction générale du Chemin de Croix, et ce n'est qu'à la fin du xvi^e siècle que fut constituée la liste complète des douze premières stations³. Il en va de même pour bien d'autres souvenirs où s'évoquent des épisodes de la vie du Christ. Si l'emplacement du Cénacle se rattache peut-être à des traditions assez anciennes, on acceptera avec plus de réserve le lieu où les itinéraires placent la maison de Caïphe, le terrain de la Dormition de la Vierge, la pierre du Colloque ou le tombeau de Lazare.

1. Le P. Vincent, *Jérusalem*, I, 32-33.

2. *La Palestine*, par des professeurs de Notre-Dame de France, p. 61.

3. Voir *La Palestine*, par des professeurs de Notre-Dame de France, p. 107-109.

Et à Gethsémani même, si authentique qu'en semble l'emplacement, bien des souvenirs ont été déplacés au cours des siècles, et la lecture des itinéraires montre que là où nous vénérons l'Agonie, on plaçait jadis la trahison de Judas, et inversement. Ceci d'ailleurs n'importe guère, tant est puissante, dans ce jardin tragique, l'émotion de la scène dont il évoque la mémoire. Pourquoi faut-il qu'une piété mal entendue ait traité Gethsémani comme un jardin de presbytère ? « Les bons Pères Franciscains, écrit M. de Vogüé, ont cru bien faire en cultivant ce jardin : autour des oliviers séculaires, il y a des fleurs, des buis taillés, des allées ratisées. Le charme est en partie rompu¹ ». Et en face de tant d'attributions traditionnelles, qui se flattent de consacrer des lieux saints assez contestables, involontairement on pense à la forte parole de ce pape du XIII^e siècle, qui, dès ce moment, condamnait les abus de cette sorte, « parce que Dieu, disait-il, n'a pas besoin de nos mensonges », *quia Dominus, ut pro ipso loquamur, mendacio nostro non indiget*.

A côté de la mosquée d'Omar, lieu saint de l'Islam, c'est la ville des croisades surtout qu'évoque l'actuelle Jérusalem, à ce point que, « il y a un demi-siècle encore, tel quartier de Jérusalem présentait un ensemble d'édifices religieux et civils, de couvents, de palais et de boutiques, qu'on aurait vainement cherché dans nos villes modernisées² ». Les croisés, durant le siècle que dura l'éphémère royaume latin, furent en effet de

1. Vogüé, *Jérusalem*, p. 45.

2. Le P. Vincent, *Jérusalem*, II. p. ix (préface de M. de Vogüé).

grands bâtisseurs, et de leur œuvre il reste, à côté du Saint-Sépulcre, bien des souvenirs. Tels sont la jolie église de l'Assomption ou du Tombeau de la Vierge, et celle de Sainte-Anne, qu'une restauration attentive nous a rendue telle que la firent ses premiers constructeurs. Sur le Mont Sion on a retrouvé les restes de l'église que les Latins bâtirent en l'honneur de la Vierge. Au Mouristan, près du Saint-Sépulcre, les ruines de l'église Sainte-Marie-la-Grande et de l'abbaye voisine ont été l'objet d'une restauration complète par les soins de l'empereur d'Allemagne ; et le lourd clocher qui couronne l'église, maintenant luthérienne, du Rédempteur, écrase un peu de sa masse le clocher voisin du Saint-Sépulcre. Mais la porte ancienne du ^{xii}^e siècle, soigneusement remontée, y évoque toujours le souvenir des sculpteurs français d'autrefois, et des chevaliers aussi de Saint-Jean de Jérusalem ou de l'Hôpital, dont l'établissement s'élevait jadis dans l'ombre de Sainte-Marie-la-Grande.

Ainsi, comme l'écrivait déjà Renan, « la capitale où s'est passé le plus grand événement de l'histoire n'offre que l'aspect d'une ville sarrasine et croisée, avec quelques restes des siècles romains ». Et cependant l'impression dominante qui se dégage de Jérusalem est, quoi qu'on en puisse dire, profondément religieuse et chrétienne. Lorsque, du sommet du Mont des Oliviers, Jérusalem tout entière se découvre au regard, avec ses murailles fauves, sa mer montante de toits et de coupoles, son paysage âpre et désolé ; lorsque, au premier plan, par delà le ravin profond où s'alignent les tombeaux de la vallée de Josaphat, la merveilleuse enceinte du

Haram se dessine dans toute sa splendeur ; lorsque, plus loin, les yeux découvrent la double coupole du Saint-Sépulcre et la masse puissante de la tour de David, en face de ce panorama admirable, nulle impression discordante ne vient troubler l'émotion. Peu importe que ce soit ici ou là que le Christ ait pleuré sur Jérusalem : une chose est certaine, c'est que d'ici ses yeux se sont plus d'une fois arrêtés sur la cité sainte et l'ont vue telle — ou presque — qu'elle nous apparaît encore. Pour celui qui sait s'abstraire, qui sait, à travers les ruines délabrées, sous la misère ou la transformation des choses, évoquer les grands souvenirs du passé, partout l'image du Sauveur est présente, et une émotion intense emplit les paysages sur lesquels se sont reposés les regards du Seigneur. C'est une petite ville, et pauvre, que l'actuelle Jérusalem ; son sol est aride et triste ; mais au mirage prestigieux des souvenirs sacrés qui l'environnent, à la puissance d'émotion religieuse qui se dégage d'elle, elle doit une incomparable et prodigieuse grandeur. Et quiconque l'a visitée, ne fût-ce que durant quelques jours, en évoquant dans sa mémoire son souvenir émouvant, dira, comme disaient jadis les Juifs sur la terre d'exil : « Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite m'oublie. »

BIBLIOGRAPHIE

On a tant écrit sur Jérusalem, qu'il ne saurait être question de dresser ici une bibliographie complète. On se contentera de signaler les ouvrages les plus importants, les plus utiles à consulter ou à lire.

- BLISS. *The development of Palestine exploration*. New-York. 1906.
 — G. CHARMES. *Voyage en Palestine*. Paris, 1885. — CHEVRILLON. *Terres mortes : Thébaïde, Judée*. Paris, 1897. — CLERMONT GANNEAU. *Archaeological Researches in Palestine*. 2 vol. Londres. 1899. — *Etudes d'archéologie orientale*. 2 vol. Paris, 1880-95. — *Recueil d'archéologie orientale*. 7 vol. Paris, 1888 et suiv. — FERGUSSON. *The holy Sepulchre and the Temple of Jerusalem*. Londres. 1865. — V. GUÉRIN. *La Terre Sainte*. Paris. 2^e édit. 1884. — *Jérusalem, son histoire, sa description, ses établissements religieux*. Paris. 1889. — HEISENBERG. *Grabeskirche und Apostelkirche : zwei Basiliken Konstantins*. Leipzig. 1908. — KUEMMEL. *Materialien zur Topographie des alten Jérusalems*. Halle. 1906. — *La Palestine*, par des professeurs de N.-D. de France. Paris. 1904. — P. LOTI, *Jérusalem*. Paris. — MERRILL. *Ancient Jerusalem*. Londres. 1908. — MOMMERT. *Die heilige Grabeskirche zu Jerusalem in ihrem ursprünglichen Zustand*. Leipzig. 1898. — PERROT ET CHUPIEZ. *Histoire de l'art dans l'antiquité* T. IV, Paris, 1887. — ROBINSON. *Biblical Researches*. 2^e éd., Boston. 1856. — DE SAULCY. *Le Temple de Jérusalem*. — SCHICK. *Der Tempel in Jerusalem* et de nombreux articles dans le *Palestine Exploration Fund's Quarterly Statement* et dans la *Zeitschrift des deutschen Palestina Vereins*. — SMITH *Jerusalem*, 2 vol. Londres. 1907-1908. — STRZYGOWSKI. *Orient oder Rom*. Leipzig. 1901. — TOBLER. *Zwei Bücher Topographie von Jerusalem*. Berlin. 1853. — VINCENT ET ABEL. *Jérusalem* (en cours de publication). 2 vol. Paris. 1912. — *Bethléem*. Paris. 1914. — VINCENT. *L'Eglise de l'Eleona*. (Revue biblique, 1911). — H. V. (Le P. HUGUES VINCENT). *Jérusalem sous terre : les récentes fouilles d'Ophel*. Londres. 1911. — MARQUIS DE VOGÜÉ. *Le Temple de Jérusalem, la Koubbet es Sakhra*. Paris. 1864. — *Les églises de Terre Sainte*. Paris 1860. — *Jérusalem hier et aujourd'hui*. Paris. 1912. — VICOMTE E. M. DE VOGÜÉ. *Syrie, Palestine, Mont-Athos*. Paris, 1894. — WARREN. *The recovery of Jerusalem*. Londres. 1874. — *Underground Jerusalem*. Londres. 1875. — WARREN ET CONDER. *The survey of western Palestine : Jerusalem*. Londres, 1884. — WILSON. *Ordnance survey of Jerusalem*. 3 vol. f^o. Londres.

PANORAMA DE JÉRUSALEM.

Vue prise du Mont des Oliviers. (On voit au premier plan la Mosquée d'Omar et l'enceinte du Haram-es-Cherif.)

Photo Bonfils.

PANORAMA DE JÉRUSALEM.

Vue prise du Mont des Oliviers. (On voit au premier plan l'angle nord-est de la vieille ville, et, au-delà, les constructions de la ville neuve.)

Photo Bonfils.

JÉRUSALEM VU DU CLOCHER DE L'ÉGLISE DU SAUVEUR.
Les deux coupoles sur la gauche sont celles du Saint-Sépulcre. *Photo Bonfils.*

UNE VUE DE LA VILLE NEUVE.

D'après Vincent et Abel. *Jérusalem*. Gabalda, édit. *Photo de la colonie américaine.*

UNE RUE DANS LA VIEILLE VILLE.

UNE RUE DANS LA VIEILLE VILLE.

(4^e station du chemin de la Croix et maison dite du mauvais riche.) *Photo Bonfils.*

UNE RUE DE LA VIEILLE VILLE.

Photo Bonfils.

LE HAMMAM-EL-BATRAK OU PISCINE D'EZÉCHIAS.
(On voit au-dessus des maisons les deux coupôles du Saint-Sépulcre.) *Photo Bonfils.*

LE MUR DES LAMENTATIONS.

(Partie de l'enceinte du Temple, où chaque vendredi les Juifs viennent pleurer sur la destruction de Jérusalem.)

Photo Bonfils.

PORTE DE DAMAS.
(Partie de l'enceinte du xvi^e siècle.)

Photo Bonfils

LA TOUR DE DAVID.

Sur le côté occidental de l'enceinte s'élève, bâtie sur des substructions du temps d'Hérode, la citadelle ou « tour de David ». Dans son état actuel, les parties les plus anciennes datent du ^{xiii}^e siècle. La plus grande partie de l'édifice est du ^{xvi}^e siècle.

Photo Bonfilis.

PORTION DE L'ENCEINTE ORIENTALE DE JÉRUSALEM.

Cette partie du mur, où se trouve (à gauche) la porte Dorée, supporte l'esplanade du Haram-es-Cherif,
et domine les tombes de la vallée de Josaphat.

Photo Bonfils.

LA PORTE DORÉE.

Vue extérieure. Cette porte fut bâtie par Justinien au vi^e siècle. Photo Bonfils.

L'ANGLE SUD-EST DE L'ENCEINTE DU HARAM.

La coupole à gauche est celle de la mosquée El Aqsa. A droite s'élève le Mont des Oliviers.

VILLAGE DE SILOÉ.

Photo Bonfils.

43

L'ESPLANADE DU HARAM-ES-CHERIF.

C'est ici que s'élevait autrefois le Temple, dont la mosquée d'Omar occupe l'emplacement. *Photo Bonfils.*

LA PARTIE NORD DU HARAM.

C'est ici que s'élevait la tour Antonia dont les assises subsistent encore. *Photo Bonfilis.*

LA PARTIE SUD DU HARAM.

Vue prise de la mosquée El Aqsa, vers le nord-ouest. *Photo Van Berchem.*

LA MOSQUÉE D'OMAR.

Vue extérieure. Le petit édifice à gauche est la Qoubbet es Silsileh. *Photo Bonfils.*

VUE INTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE D'OMAR.
La vue montre la partie octogonale qui entoure le centre de l'édifice.
Photo Bonfils.

VUE INTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE D'OMAR.

La vue montre le centre de l'édifice qu'occupe le rocher sacré, sommet du mont Moria, où se dressait jadis, dans le Temple, l'autel des holocaustes.

Photo Bonfils.

LA QOUBBET ES SILSILEH (COUPOLE DE LA CHAÎNE) OU TRIBUNAL DE DAVID.

Photo Bonfils

VUE EXTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE D'OMAR.
La vue montre le détail des revêtements de faïence.

UN DES PORTIQUES DES MAOUZIN.
A droite on voit la chaire de Burhan ed Din, au fond, l'entrée de la mosquée
El Aqsa. *Photo Van Berchem.*

INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE EL AQSA.

Photo Bonfils.

CHAIRE DE LA MOSQUÉE EL AQSA (564 DE L'HÉGIRE. = 1185)

Photo Bonfils.

LES ÉCURIES DE SALOMON.

Partie des substructions qui soutiennent l'angle sud-est du Haram. *Photo Bonfilis.*

FAÇADE DU SAINT-SÉPULCRE.

Photo Bonfils

INTÉRIEUR DU SAINT-SÉPULCRE.
Partie septentrionale du déambulatoire.
Photo de la colonie amérie.

INTÉRIEUR DU SAINT-SÉPULCRE.
La pierre de l'onction et le collatéral sud.

LA CHAPELLE DE SAINTE-HÉLÈNE.

Elle se trouve à l'est de l'abside du Saint-Sépulcre, sous l'ancien cloître des chanoines. *Photo Bonfils.*

L'ÉDICULE DU SAINT-SÉPULCRE.

Photo Bonfis.

ÉGLISE DU TOMBEAU DE LA VIERGE.

Vue extérieure. Cet édifice, qui se trouve en dehors de la porte de Sitti Myriam, fut bâti par les croisés
au commencement du xii^e siècle.

Photo Bonfils.

LE MONT DES OLIVIERS.

A droite, au second plan, on voit l'église russe de Sainte-Marie-Madeleine dominant le jardin de Gethsémani, en haut, à gauche, la haute tour de l'établissement russe (d'après Vincent et Abel. *Jérusalem*, Gabalda, édit.).

Photo de la colonie amér.

LE JARDIN DE GETHSÉMANI.

L'EGLISE NEUVE DU MONT SION

LE TOMBEAU DE DAVID.

Sur le Mont Sion, dans la mosquée du Cénacle, les Musulmans vénèrent le tombeau de David (Nebi Daoud).

L'ESPLANADE DEVANT LA BASILIQUE DE BETHLÉEM.

Photo Bonfis.

TABLE DES PLANCHES

Panorama de Jérusalem	29
Panorama de Jérusalem	30
Jérusalem vu du clocher de l'église du Sauveur	31
Une rue dans la ville neuve	32
Une rue dans la vieille ville	33
Une rue dans la vieille ville	34
Une rue dans la vieille ville	35
Le Hammam el Batrak ou piscine d'Ezéchias	36
Le mur des lamentations	37
Porte de Damas	38
La tour de David	39
Partie de l'enceinte orientale de Jérusalem	40
La porte dorée	41
L'angle sud-est de l'enceinte du Haram	42
Village de Siloé	43
L'esplanade du Haram es Cherif	44
La partie nord du Haram	45
La partie sud du Haram	46
La mosquée d'Omar	47
Vue intérieure de la mosquée d'Omar	48
Vue intérieure de la mosquée d'Omar	49
La Qoubbet es Silsileh ou Tribunal de David	50
Vue extérieure de la mosquée d'Omar	51
Un des portiques des Maouzin	51
Intérieur de la mosquée El Aqsa	52
Chaire de la mosquée El Aqsa	53
Les écuries de Salomon	54
Façade du Saint-Sépulcre	55
Intérieur du Saint-Sépulcre	56
Intérieur du Saint-Sépulcre	56
La chapelle de Sainte-Hélène	57
L'édicule du Saint-Sépulcre	58
Eglise du tombeau de la Vierge	59
Le Mont des Oliviers	60
Le jardin de Gethsémani	61
L'église neuve du Mont Sion	62
Le Tombeau de David	62
L'esplanade devant la basilique de Bethléem	63

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY.